

**Lucia Zaharescu**

Lucian Blaga University of Sibiu, Romania

## Champ identitaire et ensembles culturels traditionnels des Franco-Canadiens

### Résumé

L'article reprend le problème de l'identité des Francophones du Canada (hors Québec) qui explorent les marges pour mieux asseoir leur identité au tournant du 21<sup>e</sup> siècle. Comme toute société, la francophonie canadienne a été influencée par des grands courants d'idées, des systèmes de représentation et de valeurs. Le Canada français a vécu pendant longtemps sous l'abri de trois grandes certitudes; Rome, pour le catholicisme, Paris, pour la culture et la langue ou l'appartenance à une civilisation, et Londres, pour la politique ou l'appartenance à un ensemble politique aux prétentions impériales. Les certitudes d'hier sont devenues les incertitudes d'aujourd'hui car aucun de ces trois grands ensembles culturels du Canada français ne convient plus globalement aux Franco-Canadiens ; ceux-ci vivent aujourd'hui en minorité dans des conditions particulières qui imposent des aménagements spécifiques. Dans ces conditions, la francophonie mondiale se présente comme un nouveau tissu de valeurs et de relations possible.

### Abstract

The article recaptures the identity problem of French Canadians (living outside Québec) exploring the margins in order to establish their identity in a better way at the end of the 21<sup>st</sup> century. Like any society, the Canadian francophonie was influenced by the great currents of ideas, systems of representation and values. French Canada lived for a long time sheltered from three great certainties; Rome, for Catholicism, Paris for culture and language or belonging to a certain civilization, and London for politics or belonging to a political unity having imperialist ambitions. Yesterday's certainties have become uncertainties today because none of these three French Canadian cultural units fit globally to the French Canadians anymore. They live today as a minority in particular conditions requiring specific developments. In these circumstances, the francophonie all over the world represents a new network of values and possible relationships.

Hors Québec la francophonie n'est pas une: elle est plurielle, fragmentée, diversifiée. Dans l'État de la recherche sur les communautés francophones hors Québec, Cardinal, Lapointe et Thériault (1994) dénotent l'existence de contrastes culturels importants à l'intérieur de la francophonie canadienne hors Québec. Finie, disent-ils, la belle unanimité « pure laine » sur l'identité canadienne-française. Dans ce contexte, il n'est pas surprenant que les Francophones du Canada explorent les marges pour mieux asseoir leur identité au tournant du 21<sup>e</sup> siècle.

Pour tenter une typologie des « communautés francophones » du Canada en prenant certains des « contrastes » de Cardinal, Lapointe et Thériault et en simplifiant à outrance, Dean Louder et Louis Dupont du Département de géographie de l'Université Laval voient quatre types de communautés francophones minoritaires sur la base de la composante dominante de leur culture et des lieux qu'ils occupent en Colombie-Britannique, dans les Prairies, en Ontario et en Acadie:

1. rurale, canadienne-française (acadienne) et catholique (repérée à Debden, Lafontaine et Chéticamp) ;
2. urbaine, canadienne-française (acadienne) et catholique (Edmonton, Vanier et Caraquet);
3. urbaine laïque (Calgary, Ottawa et Moncton) ;
4. métropolitaine et multiculturelle (Vancouver et Toronto).

Il n'y a qu'en Ontario où l'on peut trouver les quatre types de communauté, affirment-ils. À cause de sa proximité du Québec et de sa fonction de capitale nationale, Ottawa sert de lieu de rencontre privilégié de la francophonie canadienne.

À la diversité des milieux de vie de la francophonie il faut ajouter la complexité des articulations aux grands ensembles culturels avec lesquels les cultures locales sont plus étroitement liées. Le fait est que dans la francophonie canadienne comme c'est le cas partout ailleurs, aucune société, si petite soit-elle et si isolée qu'elle puisse paraître, ne vit pas en vase clos. Toutes sont traversées et influencées par des grands courants d'idées, des discours, des systèmes de représentation et de valeurs qui non seulement font en sorte que les communautés puissent se comparer et se redéfinir, mais leur permettent aussi de donner un sens global à leurs projets de société.

Cette recherche de sens ou cette quête de ce qu'on pourrait appeler « de l'universel », ne peut être réduite aux idéologies, ni à leur dimension politique, même si elles en sont les manifestations les plus tangibles. Il s'agit plutôt d'un aspect fondamental de la condition humaine dont on constate les manifestations avec plus d'acuité que jamais dans le monde moderne contemporain. L'individu se retrouve de plus en plus seul face à son destin et à l'immensité de l'univers. Devant la finitude du projet de vie, il y a le désir profond, pour l'individu et les groupes auxquels il s'associe, de voir confirmer le sens de ses actions devant l'histoire et devant ses pairs.

Ainsi, pendant longtemps le Canada français vécut sous l'abri de trois grandes certitudes; soit Rome, pour la spiritualité ou l'appartenance à une vision d'éternité (le catholicisme) ; Paris, pour la culture et la langue ou l'appartenance à une civilisation, et Londres, pour la politique ou l'appartenance à un ensemble politique aux prétentions impériales (l'héritage britannique).

Les certitudes d'hier sont devenues les incertitudes d'aujourd'hui. L'examen de la diversité des milieux de vie et des cultures de la francophonie canadienne révèle que le catholicisme n'offre plus, du moins pour les communautés, les certitudes du passé. En majeure partie, à cause de l'évolution des mentalités dans l'ex-Canada français, mais aussi parce que la modernité actuelle fait en sorte que la religion relève maintenant beaucoup plus du privé. En réalité, si la religion catholique est toujours au centre de la vie de la communauté dans certains



milieux, elle ne peut être réellement au centre du projet francophone à l'échelle nationale ou même provinciale.

Quant à la langue française, elle est historiquement la raison d'être des communautés et le pourquoi des écoles francophones en milieu minoritaire. Pourtant, il y a longtemps que Paris et la culture française ne constituent plus l'idéal ou le référent obligé. Le rapport à la langue française, et surtout le rapport langue et culture française (ou francophone) diffèrent considérablement d'une communauté à l'autre. On parle de culture minoritaire, de culture bilingue, et même de francophonie hors francité (Bernard, 1988). Avec les succès des écoles d'immersion, on pourrait considérer qu'on est en train de passer des communautés francophones à des collectivités de parlants français. À la limite, est-il concevable d'inclure une communauté francophone dont les membres ne parlent plus ou pas le français? – se demande l'auteur. Quoi qu'il en soit, ce qu'il faut retenir est que si, contrairement au catholicisme, la langue française continue à l'échelle nationale d'être une référence obligée pour les Franco-Canadiens, les communautés n'y articulent pas aussi facilement leur projet.

Quant à Londres ou au prestige de l'empire britannique et de celui diminué du Commonwealth, on ne peut dire qu'ils ont toujours spontanément rallié les ex-Canadiens français, sauf peut-être en ce qui a trait au système parlementaire britannique. Du reste, avec Henri Bourassa, le nationalisme canadien-français avait fait de la lutte contre l'influence de Londres et de l'empire britannique sur le Canada son principal champ de bataille. D'autre part, une partie de l'élite canadienne-française n'a jamais caché son admiration et son attachement pour le monde britannique ou anglais, et se réjouissait que le Canada français puisse faire partie d'une si vaste entreprise.

Aucun des trois grands ensembles culturels du Canada français ne convient globalement à la francophonie canadienne d'aujourd'hui. En fait, seul le catholicisme demeure une référence valable, du moins pour certaines communautés. La civilisation française a fait place à la francophonie mondiale, pendant que le Canada contemporain prenait en quelque sorte le relais de l'empire britannique. À cela, il faut ajouter un nouvel ensemble: le monde minoritaire.

L'Amérique française fut un grand mythe qui permit à l'élite canadienne de donner un sens à l'expérience française en Amérique en l'inscrivant dans l'histoire de la civilisation française. La vision canadienne-française du Canada, celle des deux peuples fondateurs, vint ensuite donner des bases plus concrètes, et plus politiques, à la présence et au maintien de francophones dans l'espace canadien. Aujourd'hui, avec l'abandon ou le rejet de cette thèse, et, étant donné la spécificité acadienne et le fait que les Québécois se définissent comme une nation, le concept de francophonie canadienne renvoie à une réalité fragmentée qui ne permet plus une perspective globale de l'expérience des francophones en Amérique du Nord. Même s'il demeure la mère-patrie de milliers de Nord-Américains et qu'il demeure le principal foyer culturel francophone en Amérique du Nord, le Québec, par manque de volonté ou autrement, n'a pas véritablement pris le relais. Ce dernier le voudrait bien, mais il est loin d'être assuré que les francophones hors de son territoire le suivent. Cette perte de sens fait que la francophonie mondiale pourrait acquérir une plus grande importance pour les francophones minoritaires du Canada.

L'idée d'une francophonie mondiale vient du continent africain. Libéré du joug colonial, le président Senghor du Sénégal croyait que les nouveaux pays africains se devaient de tirer

profit des aspects les plus positifs de l'héritage européen. Il pensait que la création d'un organisme regroupant les pays ayant en commun l'usage de la langue française pourrait servir de forum international aux jeunes nations africaines. Modeste dans ses réalisations, la francophonie mondiale n'en a pas moins permis la reconnaissance de la diversité des expériences francophones sur tous les continents, et a contribué substantiellement à l'établissement d'un rapport plus équitable entre la France, le foyer culturel principal, et les peuples qui font usage du français.

Même s'ils n'ont pas les moyens politiques d'un État, les Franco-Canadiens pourraient tirer avantage de cette tribune internationale. Basée sur la diversité des expériences, et définie de façon à faire une place aux minorités, autant qu'aux groupes qui vivent dans des milieux où l'usage de la langue française est partiel, la francophonie mondiale permet aux francophones d'assumer leur héritage culturel sans se sentir diminués ou subjugués par la culture ou la civilisation française, ou même par le Québec. La France ne cesse pas pour autant d'être le centre de la vie culturelle et intellectuelle du monde francophone et, à ce titre, elle continue d'inspirer les francophones.

Par l'entremise de la francophonie mondiale, les communautés francophones du Canada peuvent participer à des programmes qui leur permettent d'entrer en contact avec d'autres minorités et majorités francophones, et par le fait même d'obtenir une reconnaissance internationale qu'il serait difficile d'obtenir autrement. Plus important, pour les francophones qui vivent dans des milieux où l'existence du français reste toujours précaire, où parler le français peut souvent être perçu comme un poids, la francophonie mondiale ouvre de nouveaux horizons à la langue française. Elle valorise la connaissance du français et donne un sens supplémentaire à l'engagement envers les communautés.

Comme toute société réfléchissant sur son avenir, le monde minoritaire francophone de Canada se questionne sur la reproduction sociale et culturelle, ainsi que sur la transmission des valeurs. Parce que la francophonie canadienne change constamment dans une société en transformation perpétuelle, elle doit aussi faire des choix quant au type de valeur et de communauté que ses institutions doivent favoriser. Or, il semble que les Francophones canadiens ne disposent plus d'un modèle unique, ni de critères absolus, pour faire ces choix. Aucune région, aucune province, et surtout aucun organisme national n'est en mesure d'imposer ou de faire la promotion d'un modèle particulier. Devant la diversité géographique, sociologique et culturelle des minorités francophones, et face à l'éventail d'options quant aux grands ensembles auxquels elles peuvent s'identifier, il revient plutôt à chaque collectivité de faire les choix qui lui conviennent, en fonction de ses besoins et de ses aspirations dans le contexte géo-politique qui est le sien.



## Bibliographie

- Basque, Maurice et al. (éds.) 2000 : *L'Acadie au féminin. Un regard multidisciplinaire sur les Acadiennes et les Cadiennes*, Université de Moncton, Chaire d'études acadiennes.
- Bernard, Roger 1988 : *De Québécois à Ontariois: la communauté franco-ontarienne*, Hearst, Le Nordir.
- Cardinal, Linda, Lapointe, Jean et Thériault, J.-Yvon 1994 : *États de la recherche sur les communautés francophones hors Québec*, 1980-1990, Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française.
- Doucet, Michel 1999 : *Le discours confisqué*, Moncton, Les Editions de l'Acadie.
- Magord, André (éd.) 2003 : *L'Acadie plurielle. Dynamiques identitaires collectives et développement au sein des réalités acadiennes*, Institut d'Études acadiennes et québécoises, Université de Poitiers / Université de Moncton, Centre d'études acadiennes.
- Stebbins, Robert A. 1994: *The Franco-Calgarians*, Toronto: University of Toronto Press.
- Villeneuve, Paul-Y. 1983 : « Maillardville: à l'Ouest rien de nouveau », *Du continent perdu à l'archipel retrouvé: le Québec et l'Amérique française*, Québec: Presses de l'université Laval, p. 129-136.
- Francophonies d'Amérique*, No. 17/2005, Les Presses de l'Université d'Ottawa/ Centre de recherche en civilisation canadienne française.

